

La légende du dernier « Indiana Jones » décryptée

A la recherche des crânes de cristal

On leur prête des pouvoirs magiques. Mais que sait-on vraiment de ces prétendues antiquités précolombiennes qui figurent dans les collections des plus grands musées ? Leur véritable histoire, entre mythologie et science

Bien que le dernier volet de ses aventures vienne d'être révélé à grands roulements de tambour, le principal exploit d'Indiana Jones n'est pas raconté dans le film. Quelle est donc cette prouesse plus stupéfiante qu'une poursuite infernale dans la jungle amazonienne ? Disons-le sans ambages : Indy-Harrison Ford possède des pouvoirs paranormaux. La preuve ? Le scénario, situé en 1957, fait référence à la « légende des crânes de cristal ». Selon ce récit mythique attribué aux Amérindiens, il existerait dans le monde treize crânes de cristal doués de pouvoirs surnaturels ; leur réunion future, en un lieu inconnu, doit sauver l'humanité.

Or, malgré une enquête poussée, nous n'avons pu trouver trace de cette légende avant les années 1970.

Conclusion inévitable : l'archéologue au fouet connaissait l'histoire des crânes avant qu'elle fût écrite...

Une telle prescience impressionne : les ethnologues, eux, ignorent tout des crânes de cristal ! En tout cas, de leur origine précolombienne. Depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, un certain nombre de crânes humains grandeur nature, sculptés dans du cristal de roche (variété incolore du quartz), ont été exposés dans des musées, notamment à Paris et à Londres, et présentés comme provenant d'anciennes civilisations amérindiennes.

Pourtant, « *bien que les crânes de cristal aient été identifiés comme aztèques, tolèques, mixtèques ou parfois mayas, ils ne reflètent les caractéristiques artistiques ou stylistiques d'aucune de ces cultures* », estime Jane MacLaren Walsh, anthropologue à la Smithsonian Institution de Washington. « *Les ethnologues du monde précolombien ne connaissent ni crânes de cristal ni légende attachée à ces objets*, confirme François Gendron, archéologue américaniste au département de préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle. *Le seul objet en cristal de roche que l'on ait authentiquement attribué à une ancienne culture amérindienne est une coupe trouvée sur le site zapotèque de Monte Alban, au Mexique.* »

Mais alors, d'où viennent les crânes de cristal ? Le premier à avoir connu la notoriété a été acquis en 1878 par le musée du Trocadéro, précurseur du Musée de l'Homme (il est désormais détenu par le Musée du Quai Branly, qui l'expose depuis le 20 mai). Un personnage joue ici un rôle crucial : Eugène Boban, antiquaire installé à Mexico dans les années 1850. Alors que Napoléon III a installé un empire mexicain et porté sur son trône Maximilien de Habsbourg, Boban s'impose comme expert en art précolombien (1). Il fournira de nombreux objets pour l'Exposition universelle de Paris de 1867, dont l'ouverture coïncidera avec l'exécution de Maximilien par les forces de Benito Juarez...

Dans les années 1870, Eugène Boban ouvre un magasin d'antiquités à Paris. En 1875, il vend une collection d'objets précolombiens à Alphonse Pinart, jeune explorateur passionné d'ethnographie amérindienne. Mais Pinart est à court d'argent. Il cède la collection au Trocadéro. Le musée parisien hérite ainsi d'un crâne de cristal de quartz, qualifié d'« aztèque », sans autre précision. De la taille d'un crâne d'enfant, il est haut de 11 cm et pèse 2,5 kilos. Notons, au passage, que Boban avait acheté ce crâne après son retour à Paris.

Une décennie plus tard, Boban retourne au Mexique, emportant un autre crâne, un peu plus grand que le précédent et, d'après lui, « *unique au monde* » (2). Il tente de le vendre au Musée national de Mexico mais essuie un refus cinglant. Le conservateur estime qu'il s'agit d'un faux ! A l'époque, les archéologues dénoncent les trafics de fausses antiquités précolombiennes, liés à la redécouverte de l'Amérique par l'Europe du XIX^e siècle. Lorsque l'archéologue américain William Henry Holmes visite Mexico en 1884, il découvre à chaque coin de rue des boutiques qui vendent des figurines en céramique prétendument anciennes, fabriquées par les artisans locaux (3). Boban lui-même a établi dans son catalogue de 1881 une liste de « *contrefaçons d'antiquités mexicaines* ». En juillet 1886, l'antiquaire s'établit à New York et réussit enfin à vendre son crâne pour 950 dollars à la société Tiffany, qui le cédera au British Museum en 1897.

Le crâne du British Museum, un peu plus grand que celui de Paris, ressemble à un troisième qui entrera en scène quelques décennies plus tard. Surnommé « *the skull of the doom* » (le crâne du destin), l'objet appartient à la famille de l'explorateur britannique Frederick Mitchell-Hedges (1882-1959). Sorte d'Indiana Jones avant la lettre, Mitchell-Hedges proclame qu'« *une vie sans piment ni aventure n'est pas une vie* ». Il aurait été fait prisonnier vers 1913 par le bandit et héros national mexicain Pancho Villa. En 1925, il est plus raisonnablement membre de la commission maya du British Museum. Il participe aux fouilles destinées à mettre au jour la cité maya de Lubaantun, au Belize (ex-Honduras britannique). Pendant ces fouilles, Anna, la fille de Mitchell-Hedges, aurait découvert dans un ancien temple, le jour de son dix-septième anniversaire, le fameux « crâne du destin », qui deviendra mondialement célèbre.

Tel est le récit que Frederick Mitchell-Hedges narre aux invités qui fréquentent son salon au début des années 1950, après son retour en Angleterre. D'après Mitchell-Hedges, le crâne date d'au moins 3600 ans et a servi aux prêtres mayas pour des rites ésotériques. C'est ce qu'il écrit dans la première édition de son autobiographie, « *Danger, my ally* » (4), parue en 1954. Il se montre plus discret sur la façon dont l'objet est entré en sa possession, se contentant d'écrire qu'il a de bonnes raisons pour ne pas aborder le sujet... Dans les éditions suivantes, il ne fait plus aucune allusion au crâne. Un auteur du nom de Sibley Morrill, qui a écouté les récits de Mitchell-Hedges dans les années 1950, publiera en 1972 un récit selon lequel l'aventurier était un espion britannique chargé d'infiltrer l'armée de Pancho Villa ! Le crâne aurait été volé au président mexicain par les partisans de Pancho Villa, qui l'auraient donné à Mitchell-Hedges (5).

Juste avant les révélations de Morrill, le crâne du destin a fait l'objet d'une expertise scientifique qui aura d'importantes conséquences. A l'époque, l'objet a été provisoirement confié à Frank Dorland, conservateur et restaurateur d'oeuvres d'art. Celui-ci rencontre Dick Garvin, écrivain et rédacteur publicitaire qui travaille entre autres pour Hewlett-Packard. Garvin convainc les scientifiques du laboratoire de cristallographie de Hewlett-Packard, à Santa Clara (Californie), d'étudier le crâne. L'analyse montre que l'objet a bien été sculpté dans un cristal de quartz (6). Comment les Aztèques ou les Mayas auraient-ils pu réaliser un tel ouvrage ? Le cristal de roche est capable de rayer le verre; sa dureté n'est dépassée que par celle de la topaze, du corindon ou du diamant. Pour les ingénieurs californiens, avec les techniques de l'Amérique précolombienne, tailler le crâne du destin aurait nécessité 300 années-homme, soit le travail de 300 personnes pendant un an ou d'une pendant trois siècles ! Il est vraisemblable que cette affirmation des experts de Hewlett-Packard ait contribué à l'essor de la légende des crânes de cristal. Mitchell-Hedges avait soulevé le problème de la fabrication du crâne avec des procédés antiques, et le résolvait en affirmant que Lubaantun était en réalité un site « prémaya » : les Mayas avaient appris leurs techniques d'une civilisation antérieure plus avancée, probablement celle de l'Atlantide. A moins que les extraterrestres n'aient apporté leur grain de sel, ou de sable...

Pour Garvin et Dorland, le crâne est un objet technologique beaucoup plus évolué que les artefacts précolombiens habituels. Garvin insistera sur la filière de l'Atlantide dans « The Crystal Skull » (1973). Dorland pense que le corps et l'esprit humain forment un système radio qui communique avec le cristal par ondes électromagnétiques, thèse qu'il développera dans « Crystal Healing : The Next Step » (1988).

Il semble que la vérité soit plus prosaïque. Au moins trois crânes de cristal ont été expertisés avec des techniques scientifiques récentes : celui du British Museum, celui de Paris et un troisième, envoyé en 1992 par un donateur anonyme à la Smithsonian Institution de Washington, et étudié par Jane MacLaren Walsh. A Londres et aux Etats-Unis, des analyses ont été faites par microscopie électronique à balayage; à Paris, Thomas Calligaro et Yvan Coquinot, du Centre de recherche et de restauration des Musées de France (C2RMF, musée du Louvre), ont utilisé l'accélérateur de particules Aglae.

Les conclusions concordent : les trois crânes portent des traces de meulage et d'abrasion avec des instruments modernes en métal, qui n'existaient pas dans l'Amérique précolombienne. Calligaro et Coquinot estiment que le crâne parisien date du « XIX^e siècle, et probablement de sa seconde moitié ».

Cette conclusion a toutes chances de s'appliquer aussi au crâne du destin. Ce dernier, autant mettre fin à un suspense insoutenable, n'a jamais été découvert par Anna Mitchell-Hedges dans un temple maya !

Un investigateur américain, Joe Nickell, a démontré sans le moindre doute possible que le célèbre crâne était, en 1936, la possession d'un marchand d'art londonien, Sidney Burney (7). Ce dernier met le crâne aux enchères en 1943 chez Sotheby's (lot 54), mais ne le vend qu'en 1944, pour 400 livres... à Frederick Mitchell-Hedges ! Avant cette vente, le crâne de Burney a été minutieusement comparé à celui du British Museum par Geoffrey M. Morant, un spécialiste de morphologie. Conclusion de Morant : les deux objets sont si semblables qu'ils ont forcément une origine commune (8). Si l'on se rappelle que le crâne de Paris et celui du British Museum ont tous deux été vendus par Eugène Boban, il semble fort possible que celui de Mitchell-Hedges soit lui aussi passé entre les mains de l'antiquaire français avant de parvenir entre celles de Sidney Burney. Joe Nickell juge l'hypothèse « concevable », sans toutefois en avoir la preuve.

Ce qui, en revanche, est largement prouvé, c'est que les trois crânes ont été fabriqués longtemps après Christophe Colomb. La piste la plus solide est celle de la ville allemande d'Idar-Oberstein qui développa un important artisanat lapidaire au XVII^e siècle, lié à un gisement d'agate. Au XIX^e, ce gisement s'épuisant, l'activité fut relancée par l'importation de grands cristaux de quartz venus du Brésil, dans lesquels auraient pu être taillés les crânes vendus ensuite par Boban.

Cette hypothèse est plus réaliste que d'imaginer les Atlantes initiant les Mayas à la taille du quartz.

Mais en un tel domaine, la raison historique compte moins que la foi.

Ce n'est pas ce crâneur d'Indiana Jones qui prétendra le contraire.

(1) Pascal Riviale, « Eugène Boban ou les Aventures d'un antiquaire au pays des américanistes », « Journal de la société, des Américanistes », 2001, tome 87, pp. 351-362.

(2) Jane MacLaren Walsh, "Legend of the Crystal Skulls", "Archeology", volume 61, numéro 3, mai-juin 2008

(3) Voir W. H. Holmes, "The Trade in Spurious Mexican Antiquities", "Science", 19 mars 1886.

(4) Frederick Mitchell-Hedges, "Danger, my ally", Elek Book, Londres, 1954

(5) Sibley Morrill, "Ambrose Bierce, FA Mitchell-Hedges and the Crystal Skull", Cadleon Press, San Francisco, 1972

(6) "Measure", revue de Hewlett-Packard, février 1971

(7) Joe Nickell, "Secrets of the supernatural", Prometheus Books, Buffalo, 1988

(8) G.M. Morant, "Man", vol. 36, pp105-107, juillet 1936.